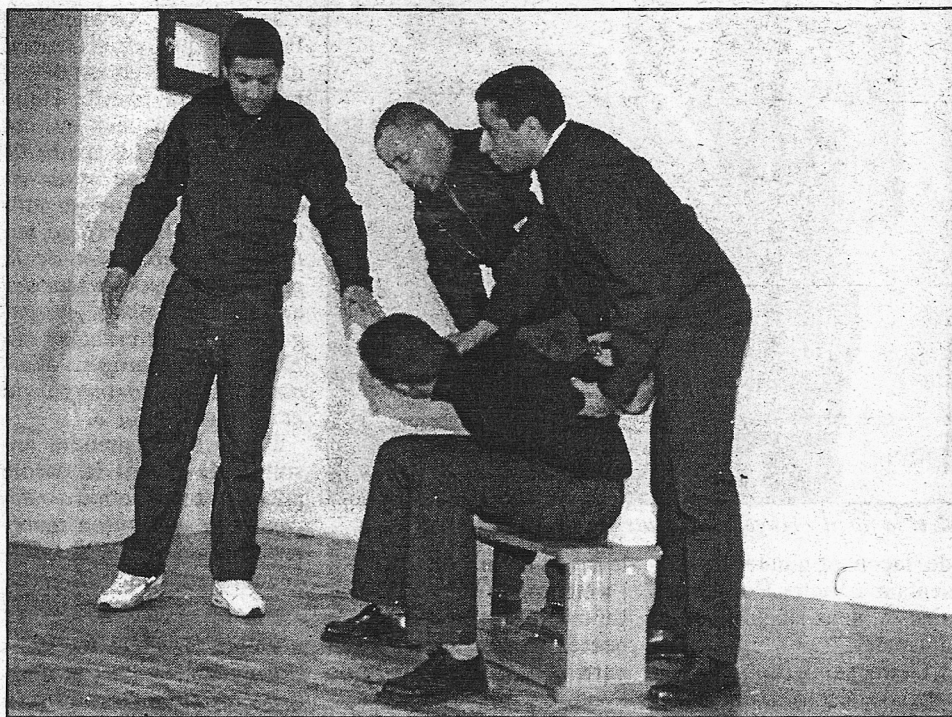


On efface tout et on recommence

Habitants et policiers : jouer à s'entendre

Faire parler habitants et policiers. C'est ce qu'ont tenté pendant un an et avec succès des associations marseillaises. Avec la complicité de l'école de police.



Un atelier théâtre pour exprimer les dysfonctionnements entre habitants et policiers (Photo : La Marseillaise)

TROIS policiers dans un commissariat. Une femme fait irruption et demande à porter plainte. « Je sais » dit la « fliquette », « Pour coups et blessures. C'est la 10e fois que vous venez ». « Mais aujourd'hui, c'est grave ». « Comme les autres fois, et demain vous retirerez la plainte, comme toujours ». Fin du premier acte.

Il ne s'agit pas d'un commissariat mais de la scène de l'Asprocep, dans le 13e arrondissement, et les acteurs sont des habitants des quartiers de la Busserine, des Flamants ou de Felix Pyat, ainsi que des élèves de l'école nationale de police de Marseille. Depuis 12 mois, ces derniers participent à un atelier sur les relations poli-

cier/habitant et rendaient leur travail public hier.

A la base de l'initiative, un colloque à... Istanbul en 1996. Dans le cadre de son travail dans la Politique de la Ville, Zoubida Meghenni, par ailleurs militante associative à la Busserine, y participe. Elle y puise l'idée d'un travail sur « les dysfonctionnements dans l'administration et son rapport avec les habitants ». Le rapport est édité en 1999. « Dans le contexte de police de proximité, des emplois-jeunes... Nous avons pensé qu'il serait intéressant de poursuivre la réflexion sur le sujet plus précis du rapport avec les policiers » poursuit la jeune femme. Le projet est porté par Médiations Citoyens Relais Schebba

(MCRS). L'école de police répond par l'affirmative : « nos jeunes vivent et étudient dans le 14e arrondissement, et cette mise en situation ne pouvait que nous intéresser », explique M. Esposito.

7 élèves policiers et 10 habitants étant partant, l'atelier est confié à Fabienne Brugel, directrice de l'association NAJE : « nous avons utilisé la méthode du théâtre de l'opprimé, inventée au Brésil dans les années 60 : dire où cela ne va pas ». Une fois par mois, tout le monde se retrouve et joue à l'apprenti acteur pour jouer des pièces tirées de la réalité, puis les rejouer encore en imaginant comment cela pourrait bien se passer.

« Au début cela a été diffi-

cile : méfiance, tension » rapporte Jamila, une habitante, « Mais le mime et le théâtre permettent le dialogue et on s'est aperçu que les policiers avaient parfois plus peur que les habitants, que ce sont des jeunes qui ont été menacés également avant de décider de devenir policiers, qu'ils étaient différents des anciens flics racistes et violents que nous avons pu rencontrer ».

L'atelier se voulait force de propositions et quelques suggestions ont effectivement été émises. « Il faudrait que les policiers se remettent à parler à des gens, à des citoyens, et non à des individus voire des suspects comme ils le font souvent » a introduit Fabienne Brugel, « Si chaque profession a ses propres lunettes, il faut en avoir conscience et lutter contre ». « Ils doivent prendre davantage en compte les "spectateurs" dans une intervention qui ne vont pas manquer de retirer une image de la police dans ce qu'ils vont voir. Même si la sécurité doit être la base d'une intervention » a ajouté la jeune femme avant d'inviter à « travailler sur la question communautaire. Qu'un jeune d'origine étrangère se fasse traiter de "traître à sa race" lors d'une interpellation demande réflexion ».

L'expérience devrait se renouveler l'an prochain. M. Esposito de l'école nationale de police de Marseille a même suggéré « pour l'instant il n'y a que des élèves mais il y aura bientôt des policiers confirmés ». L'apprentissage de la deuxième chance, grandeur nature.

Angélique SCHALLER